

d'abord, puis se tournèrent brusquement vers l'est, traversèrent la Syrmie, et se jetèrent en Bulgarie, cherchant un établissement quelconque, s'offrant à Dieu et à Diable. En Macédoine, ils rencontrèrent nos Français, guerroyant comme eux. Les hommes d'armes de l'empereur franc, qui s'y connaissaient, trouvèrent bonnes façons à ces archers comans. Leurs anciens avaient déjà fait connaissance avec les leurs, naguère, quand les mercenaires kiptchak, à la solde du roi de Blaquie, battirent si durement la chevalerie de Baudoin (14 avril 1205) : « Halas, com dolereuse perte fu là faite ! » et le 30 janvier 1206, à la Rousse, d'où « li Commain retournèrent arrière, qui mult orent fait leur volonté en la terre, et mult gaignié de bons chevaux et de bons haubers <sup>1</sup> ».

De part et d'autre entre Français et Turcs, on se plut, et on se donna gages d'alliance; messire Narjot de Toucy, bailli de Constantinople, prit à mariage la fille d'un chef kiptchak; l'empereur Baudoin se taillada le bras, mêla son sang à celui du Khan, et « but le serment » avec lui, comme naguère l'avaient bu ensemble dans les Marches de Chine, le Prêtre Jean et le père du Tchinghiz Khan <sup>2</sup>.

Les Kiptchak hors de jeu, restaient les Magyars et les Allemands au sud, les Tchèques de Bohême et de Moravie au centre, les Polonais, et derrière eux, les Teutoniques de Prusse, les Slaves de la Silésie et le reste des Allemands, au nord. Le pape n'avait pas encore fait croiser, mais pouvait le faire d'un moment à l'autre; il était obligé de le faire, malgré ses démêlés avec l'empereur, quand deux ordres comme les Templiers en Hongrie et les Teutoniques en Prusse étaient directement menacés; la haine contre l'empereur le retenait; le cri de la chrétienté, ce « Carmen Misera-

1. Villehardouin, éd. Wailly, p. 212 et 244.

2. *Alberici Chronicon*, Hanovre, 1698, II, p. 573 et 578, et Joinville, éd. Wailly (Société de l'Histoire de France), p. 176-177.

bile » qui s'élevait de Hongrie, le contraignit. En juillet 1241, il écrivit à Bela : « Vocem in excelso lamentationis et fletus.... personam et familiam tuam sub protectione sedis apostolicæ recipientes, et nostram tibi et omnibus, qui assumpto crucis signaculo contra Tartaros eosdem ad defensionem regni prædicti processerint, illam immunitatem concedimus, eamque indulgentiam elargimur, quæ Terræ Sanctæ succurrentibus in Concilio generali concedentur <sup>1</sup>. » A cette date tout était fini; du Danube à l'Elbe et à la Vistule, pas un chien n'aurait osé aboyer sans la permission du Saïn Khan et de ses capitaines. Mais les Mongols étaient obligés de calculer au maximum d'effort; si le pape et l'empereur trahissaient l'Europe, tant mieux pour le Kaan. Souboutaï manœuvra comme si le pape et l'empereur avaient fait leur devoir.

L'ultimatum remis à Bela par Youri de Souzdal au nom du Khan Gouyouk, et sans doute rédigé en Russie par la chancellerie de Batou, était en réalité une déclaration de guerre. Bela ne sut pas y répondre; la seule mesure qu'il prit, d'envoyer le factum mongol à son cousin, le patriarche Berthold d'Aquilée, et par son intermédiaire, à l'évêque Egno de Brixen, et au comte Albert de Tirol, pour le faire lire dans les églises <sup>2</sup>, marque son manque de tact; c'était au pape, et non à lui, à faire prêcher la croisade en basse Autriche et en Tirol. Les préparatifs militaires sérieux ne commencèrent qu'en mars 1241; c'était deux mois trop tard.

En janvier 1241, la grande armée mongole prit ses positions de combat préparatoires, entre la haute Vistule et le Dniestr. Boleslas IV, le Chaste, régnait sur Cracovie et Sandomir, Conrad, sur la Mazovie et la Kiovie, Henri II sur la basse

1. Baronius, *Annales ecclesiasticæ*, ad ann. 1241, p. 503.

2. Dans Hormayr, *Goldene Chronick*, p. 69, d'après Strakosch-Grassmann, au bas de la page 23.

Silésie, sur Gnesen, la Posnanie, la Galicie, ayant sa capitale à Breslau; Miecislav tenait Oppeln et Ratibor. Au sud, la Hongrie de Bela s'étendait depuis les Carpathes jusqu'à l'Adriatique. Les Mongols avaient pour objectif, comme le dit clairement la chronique chinoise citée plus haut, le Danube, et la capitale hongroise, qui était Gran<sup>1</sup>. Pour aller jusque là, il fallait forcer les passages des Carpathes, c'est-à-dire, venant de l'est, prêter le flanc et tourner le dos à un ennemi aussi redoutable que le Polonais. Une première reconnaissance (novembre 1240) avait hardiment poussé jusqu'à Lublin; au sud, par le Szereth et le Pruth, entre Loutzk<sup>2</sup> et Kremenetz, le terrain avait été couru et le dégât fait jusqu'au pied des montagnes. Souboutaï ne pouvait plus douter d'un gros rassemblement formé de Polonais et d'Allemands, derrière la Vistule; la grande masse qu'il voulait atteindre, Magyars et gens de l'Empire, se concentrait sur le Danube. Il s'orienta de suite, prit avec lui son souverain, le Sain Khan, et les deux tiers de l'armée, lança le reste, sous les ordres des princes Baïdar et Kaïdou, auxquels il se fiait, droit sur les Polonais, avec consigne de les chercher, de les détruire, et de le rejoindre quand ces gens-là seraient hors de cause, quand l'armée du Sud n'aurait plus d'ennemi à craindre au nord des Carpathes. Les deux princes justifiaient la confiance du grand capitaine. Il est assez curieux que les Polonais mentionnent toujours Baïdar sous son nom chinois de Pe-ta, quand le nom turc, Baïdar, n'est pas plus difficile à prononcer pour des occidentaux. Kaïdou mourut en 1301, après avoir longtemps disputé l'empire à son cousin Khou-bilaï; les annales chinoises disent qu'il avait gagné quarante et une batailles rangées, tant contre le Kaan que contre ses

1. *Strigonium* dans les Annales en latin. Voir plus haut, p. 352.

2. Encore actuellement, les Juifs de Loutzk parlent le turc, même dialecte que le téléoute.

ennemis. Le très chaste duc de Sandomir, Boleslas le Pudique, « Boleslaus Pudicus », n'était pas de taille à se mesurer avec les élèves de Souboutaï; le grand capitaine avait mis son armée de Pologne en bonnes mains; Baïdar et Kaïdou la menèrent rondement, enlevèrent, coup sur coup, Sandomir, Lencisc; le 18 mars, ils battirent les confédérés polonais et allemands à Szydlow, rejetèrent Boleslas vers le sud, Miecislav vers l'ouest; Boleslas hors de combat, ils suivirent la masse principale sous Miecislav, emportèrent Cracovie à la course; à Bativor, ils franchirent l'Oder sur des ponts volants qu'ils jetèrent lestement, puis enlevèrent Breslau. Le prince Henri avait concentré son armée, trente mille hommes, disent les Allemands, près de Liegnitz, au lieu dit Wahlstatt, sur la Katzbach; la plupart des chroniqueurs disent que Poppe d'Osternau, grand maître des Teutoniques, périt dans la bataille; le fait est douteux; en tout cas, les Templiers français y étaient; leur grand maître bien informé s'empresse d'écrire le détail du désastre à saint Louis. La débâcle commença par les Allemands, puis les Slaves de langue russe se débandèrent. Nos Français furent admirables; les Templiers laissèrent sur place six frères, trois chevaliers, deux sergents et cinq cents hommes d'armes<sup>1</sup>. Les Hospitaliers mirent leur honneur à faire aussi bien que les chevaliers du Temple; ils y restèrent tous. Allemands et

1. « Nous faisons savoir à vostre hautesce que Tartarin ont la terre qui fu Henri le duc de Poulainne destruite et escillie, et celui meismes ocis avec mout des barons, et six de nos frères et trois chevaliers et deux sergans et 500 de nos hommes ont mort; et troi de nos frères, que nous bien connoissons, eschapèrent. » (Lettre de Ponce d'Aubon, maître de la chevalerie du Temple en France à saint Louis; dans Pertz, XXVI, p. 604.)

Quand il écrivait cette lettre, Ponce d'Aubon n'avait pas encore reçu les nouvelles de la victoire des Mongols en Hongrie, mais il la prévoit jusqu'à croire la France menacée. « Et sachiez que touz les baronz d'Alemaigne et le roi meismes et tout le clergie et desques en Hongrie sont croisés a aler contre les Tartarinz. Et si comme noz frères noz avons dit, s'il avient chose par la volente de Dieu que cist soient vaincus, il ne trouveront qui lor puist contrestre jusqu'a vostre terre. » (*Id., ibid.*)

Polonais furent totalement anéantis, le prince Henri tué, sa tête portée au bout d'une lance; Liegnitz fut brûlé. Les Polonais racontent qu'au moment décisif, quand on vit arriver le grand étendard mongol, sur lequel on remarquait une croix de Saint-André, un traître se mit à courir par les rangs, criant en russe : *Byegaïce! Byegaïce!* « Sauve qui peut! Sauve qui peut! » Il est bien possible que des Mongols sachant le russe, ou que des Russes au service mongol aient démoralisé les Allemands et les Polonais par de faux commandements; « plus par feinte que par force ils combattent<sup>1</sup>. » La bataille fut donnée le 9 avril 1241. En moins de trente jours Kaïdou et Baïdar avaient conquis la Pologne et la Silésie, depuis la Vistule jusqu'à l'Oder et aux Marches de Saxe.

Les Mongols avaient brusqué l'affaire, et forcé la main au duc Henri pour le contraindre à la bataille avant l'arrivée du roi de Bohême, Venceslas, qui accourait, avec une grosse armée, doublant les étapes; ils le gagnèrent de vitesse, écrasèrent le duc quand le roi était encore à une journée de distance; à la nouvelle du désastre, Venceslas s'arrêta court, prit son parti, fit demi-tour pour couvrir la Saxe et la Bohême. Il n'était que temps; au nord des montagnes, les Mongols l'eussent sûrement enlevé; au sud, dans les défilés de Glatz, il était relativement à l'abri, pouvait se dérober à une de ces grandes batailles où les Mongols supprimaient l'adversaire d'un coup. Son armée était nombreuse, et se grossissait tous les jours. Sans que le pape eût encore officiellement fait croiser, les ordres religieux, Dominicains et Mineurs, prêchaient par toute l'Allemagne; dès avant Pâques, le landgrave Henri de Thuringe annonce que les religieux appellent les chrétiens aux armes<sup>2</sup>; en

1. « Plus fraudulentia, quam fortitudine pugnans. » (Plan Carpin, p. 726.)  
2. *Mon. Germ.*, t. XXVIII, p. 2062.

foule, ils accouraient, pour combattre sous la bannière du bon Venceslas et défendre la chrétienté contre ces méchants Tartares :

Vers Bohême vit on aller  
Maintes gens des pays d'Allemagne,  
Avec lesquels le Roi  
Par la Sittavie s'en vint  
Sus auxdits Tatres (Mongols)<sup>1</sup>.

Il leur courut si peu sus qu'ils ravagèrent, à sa barbe, ses pays de Lusace, de Misnie, de Silésie, de Moravie; longue est la liste des villes, des bourgs, des abbayes où les Mongols en usèrent à leur plaisir, après Liegnitz; à Littau, à Gevitsch, à Dubravnik, à Freudenthal, à Brünn; dans la seule Moravie, cinq villes, quatre abbayes; le maître du Temple écrit à saint Louis : « Et quanque nous avionz en Booine (Bohême) et en Morainne (Moravie), del tout en tot il ont détruit<sup>2</sup>. » Venceslas ne put rien empêcher malgré ses prétentions stratégiques<sup>3</sup> et sa grande armée; Baïdar et Kaïdou le promenèrent du 10 avril au 7 mai<sup>4</sup>, jusqu'au moment où Souboutaï les ayant rappelés pour une autre besogne, ils lui faussèrent compagnie, sans qu'il eût rien compris à la promenade et au brusque départ. Il s'était d'abord posté au défilé de Glatz, près de l'entonnoir, « la marmite de Glatz, *Glatzer Kessel* », avec cette idée candide

1. *Fontes rerum Bohemicarum*, t. III, p. 171, 288 (d'après Strakosch, p. 56). Le texte est en tchèque; je cite d'après la traduction allemande du xiv<sup>e</sup> siècle, dans *Bibliothek des litterarischen Vereins*, t. XCVIII, p. 184 : « Czu Behem sach man wandirn — Vel lut von Tutschin landen, etc. »

2. *Mon. Germ.*, t. XXVI, p. 604.

3. Le roi Venceslas écrivit à l'empereur qu'il avait fait reculer les Mongols, comme il ressort d'une lettre de Frédéric. — *Mon. Germ.*, t. XXVIII, p. 211; Huillard-Bréholles, t. II, p. 1151.

4. 7 mai, date de l'arrivée de Venceslas à Königstein; il n'y avait que des détachements sur l'Elbe, pour amuser le roi de Bohême; le gros des forces mongoles commençait à filer sur la Moravie dès le 21 avril : « Et ante ascensionem Domini (9 mai 1241), Moraviam intraverunt. » *Mon. Germ.*, t. XXVIII, p. 208, et Mathieu Paris, t. VI, Additamenta, pièce 51.

que les Mongols viendraient l'y chercher; leurs éclaireurs reconnurent au premier coup d'œil l'« empoigne-barbe », — c'est le terme turc, *sakal toutane*, pour « coupe-gorge ». Ils déployèrent un rideau devant lui, s'installèrent à Oltmachau, pour fourrager et se reposer, en attendant les ordres du quartier général; quand Venceslas les eut dépistés, ils firent contremarche, feignirent d'envahir la Bohême, donnèrent une souleure terrible à ce candidat en stratégie; il accourut en toute hâte, pour défendre l'entrée de son pays, le défilé de Pirna, la « pierre au roi », *lapis regia*, Königstein.

Quand les Mongols le virent dans les gorges de l'Elbe, les attendant de pied ferme, et prêt à les pourfendre, ils l'y laissèrent, et s'en allèrent où ils avaient envie d'aller, c'est-à-dire en Moravie, à égale portée de Vienne et de Pest, prêts à faire leur jonction avec Souboutaï, pour fondre sur l'empereur, ou à tomber sur le flanc de l'empereur, s'il osait avancer contre Souboutaï; leur tâche était terminée; les forces de l'Allemagne du Nord n'étaient plus à craindre; Baïdar et Kaïdou ramenèrent leurs troupes victorieuses vers les Carpathes, pour se remettre à leur place dans l'ordre de bataille, à la droite de la grande armée. Ils prirent la route de Moravie, par Glatz, Troppau, Olmütz et Prerau, faisant le dégât, de manière à empêcher toute armée qui pourrait se former ultérieurement dans l'Allemagne du Nord de subsister, ou même de fourrager dans le pays, et surveillant les avenues de l'ouest, par une suite de reconnaissances. Pendant que la droite mongole menait cette brillante et rapide campagne, le centre et la gauche, sous le commandement nominal du Saïn Khan, portaient le coup décisif.

De tant de princes que Souboutaï avait en garde, dans son état-major, Buri et Kadane étaient les seuls en main; Meungke avait déjà déserté; Gouyouk était sur le point d'en faire autant; le Saïn Khan regimbait sans cesse; il fallait le pousser;

avec une véritable anxiété, le « soldat » Souboutaï attendait les nouvelles de Baïdar et de Kaïdou, de vrais capitaines, ceux-là, sur lesquels on pouvait compter. D'ailleurs, s'il y avait vraiment croisade, si l'Occident se jetait sur lui en masse, il n'aurait pas trop de toutes ses forces réunies pour assommer l'ennemi d'un coup. Il fallait, à la fois, aller vite et temporiser. Voici comment l'étonnant capitaine résolut le problème. Orienté dans la direction qu'il croyait principale, il avait réglé sa marche de façon à ne pas s'engager à fond avant que Baïdar et Kaïdou l'eussent débarrassé des Polonais et des Allemands, et à leur porter secours, s'il était lui-même dans la fausse direction. L'armée de Hongrie marchait sur trois colonnes, celle de droite commandée par Cheïbane, frère cadet de Batou, jeune prince qui avait de réels talents militaires; cette colonne était à portée de l'armée de Baïdar et de Kaïdou, par la vallée de la Morava et Olmütz, ou par Brünn et Dubravnik; elle avançait sur la *Porta Hungariæ*, séparée de la colonne du centre par la Haute-Vistule, dont les Mongols tenaient les passages à Sandomir et à Cracovie. Au centre, l'armée principale que commandait Batou, et où Souboutaï avait son quartier général, marchait sur la *Porta Rusciæ* (défilé de Ruzska), venant de Halicz; à gauche, la troisième colonne, sous Kadane et Buri, formait deux échelons derrière la colonne du centre, et arrivait par la Transylvanie, entre le Sereth et le Maros, avançant vers le Körös. Les trois colonnes convergeaient ainsi vers la haute Theiss, celles de droite et du centre par la rive droite, celle de gauche par la rive gauche.

Les Hongrois avaient fortifié les défilés des Carpathes du côté de la Galicie, la *Porta Rusciæ*, entre Unghvar et Munkacz; le palatin Mederwary, comte de Zolnuk, les défendait; l'avant-garde de Souboutaï les enleva le 12 mars; l'armée du palatin y périt tout entière; le comte revint à Pest, avec

une poignée d'hommes apportant lui-même la terrible nouvelle. Pourtant les ouvrages étaient si forts que les Mongols réquisitionnèrent plusieurs milliers de pionniers pour les détruire et dégager la route<sup>1</sup>. La poursuite fut foudroyante; le vendredi 15 mars, les coureurs mongols étaient à une demi-journée de Pest; ils avaient fait deux cent quatre-vingt-dix kilomètres<sup>2</sup> en moins de trois jours; le lendemain, ils étaient devant Pest, et le surlendemain, ils battaient l'ennemi; c'était le dimanche, 17; Ugolin, évêque de Calocza, n'y pouvant plus tenir devant leurs bravades, malgré les ordres du roi, se jeta sur eux, à la tête de ses troupes; ils le laissèrent s'engager sur un terrain marécageux, l'accablèrent aux marais et

1. Thomas de Spalato, p. 586. Le chiffre de 40 000, que donnent les Hongrois, est exagéré; Thomas confond, évidemment, le nombre des pionniers avec l'effectif total de l'armée mongole qui déboucha par Unghvar, les trente mille hommes réglementaires d'une armée royale à trois « toumans » et les dix mille du « touman » personnel de Souboutai; les prisonniers de corvée sont en plus.

2. Dans son remarquable travail : *Der Einfall der Mongolen in Mittel Europa*, M. Strakosch-Grassmann compare à cette extraordinaire chevauchée des Mongols la fameuse course de Baumkircher qui chevaucha de Wiener-Neustadt à Prague, du 27 au 29 octobre 1462 (soit 107 kilomètres par jour), et le double raid des officiers prussiens et autrichiens de Vienne à Berlin et de Berlin à Vienne, au commencement d'octobre 1892 (Strakosch-Grassmann, p. 70). La comparaison est mauvaise; Baumkircher courait à tous risques, et sur quarante de ses compagnons, il en laissa trente-sept en route, qui ne purent pas suivre. D'ailleurs, il ne marcha pas plus vite que les Mongols, qui n'ont pu se mettre en route que le 12 au soir, au plus tôt, puisqu'ils s'étaient battus dans la journée, ou le 13 au matin, courant ainsi le 13, le 14, et dans la matinée du 15; l'après-midi, ils tiraillaient déjà contre les éclaireurs de l'ennemi. D'autre part, il n'y a rien de comparable entre la course faite par les officiers autrichiens et prussiens, montés sur des chevaux de prix, suivant d'excellentes routes dans la meilleure saison de l'année, n'ayant à s'inquiéter, ni de leur nourriture, ni de celle de leurs montures, couchant à de bons gîtes, et mangeant à de bonnes tables, et la marche de guerre fournie par les cavaliers de Souboutai, en pays ennemi, sur les routes de 1241, au moment de la fonte des neiges, obligés de pourvoir à tout, de s'éclairer, de trouver du fourrage, courant militairement, l'arme prête, d'une bataille à une autre. Baumkircher arrivant à Prague avec trois hommes, lui quatrième, haletants, épuisés, à demi morts, les sportmen militaires autrichiens et prussiens descendant de leurs chevaux fourbus, pour prendre une douche et changer de linge, n'ont rien de commun avec les incomparables cavaliers emportant d'assaut le défilé de Ruzska, et repartant au galop pour aller sabrer, à quatre-vingts lieues de là, les hommes d'armes d'Ugolin.

l'y jetèrent; il ne s'en tira qu'avec trois hommes, lui quatrième. Ce même jour, la division de Cheibane emportait d'assaut Waitzen, au sommet du coude du Danube, tête de route dans la direction de Cracovie et de Breslau, assurant ainsi les communications avec l'armée du Nord, sous Baïdar et Kaïdou. Cependant, Koloman, frère de Bela, lui amenait les contingents de Slavonie et de Croatie; la grande armée hongroise se massait sur la rive droite du Danube, à l'abri du fleuve. A la fin de mars, l'archiduc d'Autriche arriva lui-même, avec une petite troupe, prit part à une escarmouche insignifiante, contre une patrouille mongole à laquelle on fit un prisonnier. Le parti hostile à Bela porta les Allemands aux nues; c'est alors que Koutan fut massacré, et que les Kiptchak prirent les armes, désorganisant toute la Hongrie orientale, où ils empêchaient les contingents de rejoindre. Après ce bel exploit, l'archiduc s'en fut à Vienne et ne reparut plus, de toute la guerre.

Les Mongols, eux, ne perdaient pas de temps; leur deuxième et leur troisième échelon avançaient rapidement<sup>1</sup>; l'un dégagea la route de Galicie, un instant menacée par l'évêque Benedict de Grosswardein et le comte Bor, emporta Erlau d'assaut, battit l'évêque et le comte à plates coutures (fin mars — commencement avril); l'autre, le plus important, débouchait, à l'extrême gauche, par la Transylvanie; c'était Kadane qui le commandait. Il força les défilés et les bois le long du haut cours du Maros, emporta Roudan, dans le district minier déjà peuplé par des Saxons; le comte Ariscalde avec six cents Allemands capitulèrent, et obtinrent bon quartier. Entre le Maros et le Körös, Kadane déploya, enleva droit

1. Leur vitesse de marche est évaluée par un contemporain, homme de guerre professionnel : « et il chevauchent tant en une journée, comme il a de Paris à Chartres la cité. » (Lettre de Ponce d'Aubon, maître du Temple, à saint Louis, dans Pertz, *Mon. Germ.*, XXVI, p. 605.)